LE CARNAVAL DE BAUGENCY,

OU

MASCARADE SUR MASCARADE,

COMEDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

Par MM. ETIENNE ET GAUGIRAN-NANTEUIL.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 2 Février 1807.

PARIS,
Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1807.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mtre. TIRASOI, procureur.	M. *Bosset.*
Mad. TIRASOI.	Mad. *Pélicier.*
CATICHE, leur fille.	Mlle. *Devin.*
CHRISOSTOME PAPILLARD, son prétendu.	M. *Clozel.*
FONTANGE, capitaine de Hussards	M. *Valcour.*
LATULIPE, Hussard, valet de Fontange.	M. *Armand.*

Troupe de Hussards, de Masques, de Danseurs, etc.

La scène se passe à Baugency, chez M. Tirasoi.

Le Théâtre représente un Salon où l'on voit un Cabinet d'un côté, une fenêtre de l'autre.

Digitized by Google

LE CARNAVAL DE BAUGENCY.

SCÈNE PREMIÈRE.

FONTANGE, LATULIPE.

FONTANGE.

Allons au fait ; et ton voyage à Orléans ?

LATULIPE.

Le résultat en est des plus heureux, monsieur ; je suis arrivé à Beaugency, il y a environ deux heures ; grace à mes soins, nous aurons un carnaval complet, la fourniture de masques la mieux assortie. J'apporte un habit d'honnête homme pour l'étapier, une barbe pour la présidente de l'Athénée ; madame Tirasoi, notre hôtesse, mademoiselle Catiche, sa fille, seront costumées en bergère ; moi, en docteur ; vous en Gilles ; vous voyez bien que nous serons tous parfaitement déguisés.

FONTANGE.

Et mon colonel ? l'as-tu vu ? As-tu pris ses ordres ?

LATULIPPE.

Oui, capitaine, le colonel vous fait dire que le régiment change de garnison, et que le dépôt doit se rendre demain à Orléans.

FONTANGE.

Ah ! Catiche ! Catiche ! faudrait-il m'éloigner de vous !

LATULIPE.

A-propos de Catiche, capitaine, j'ai une nouvelle bien plus importante à vous annoncer.

FONTANGE.

Qu'est-ce ?

LATULIPE.

On la marie.

FONTANGE.

On la marie ! Eh ! comment le sais-tu ?

LATULIPE.

Monsieur, je passais à la Charité-sur-Loire ; il faisait un froid. . . or vous savez que le froid produit sur moi l'effet que la chaleur produit sur les autres ; il m'altère considérablement.

Digitized by Google

FONTANGE.

Ah ! le bavard ! eh bien ?

LATULIPE.

J'apperçois un bouchon de fort belle apparence, vous sentez que mon gozier succombe à la tentation ; je demande bouteille, voyez le bonheur ! au lieu de m'en vendre une, le domestique de la maison veut m'en payer six. . . çà ne vous surprendra pas, quand vous apprendrez que c'est un ancien hussard de notre corps.

FONTANGE.

Finiras-tu ?

LATULIPE.

Vous savez bien, Tranche-Montagne, ce gros hussard, dont les habits me sont restés, et que vous avez été obligé de renvoyer du régiment parce qu'on le ramassait toujours yvre mort dans les rues.

FONTANGE.

Mais, drôle, quel rapport cela peut-il avoir avoir avec le mariage de Catiche ?

LATULIPE.

Un moment, capitaine, que diable si vous n'écoutez pas. . . ledit Tranche-Montagne venait de servir la dinée de la diligence, j'entendois les voyageurs éclater de rire ; moi, qui suis curieux de mon naturel, je voulais savoir pourquoi ; j'interrogeai le camarade ; et comme les domestiques ne se font pas scrupule de répéter ce que les maîtres disent à table, j'appris qu'on riait aux dépens d'un nommé Papillard, marchand bonnetier de Bourges, qui venait à Baugency pour y épouser Mlle. Catiche, fille du procureur Tirasoi, notre hôte, et digne objet de la flamme d'Achille Fontange, mon capitaine et mon maître.

FONTANGE.

Ah ! Latulipe ! que de fatales nouvelles à-la-fois ! mon départ et l'arrivée de mon rival !

LATULIPE.

Je suis vîte remonté sur mon bidet, pour venir vous annoncer en poste ce que j'avais appris sur la diligence ; mais pour la première fois de la vie, la diligence est arrivée aussi-tôt que la poste.

FONTANGE.

Eh ! comment cela, maraud ?

LATULIPE.

C'est tout simple, mon capitaine ; cette maudite route est peuplée de hussards réformés, et j'ai été obligé de faire une reconnaissance générale de tous les bouchons ; arrivé à Ban-

Digitized by Google

gency au moment où la diligence s'arrêtait, j'en ai vu descendre votre rival.

FONTANGE.

Eh bien, quel homme est-ce ?

LATULIPE.

Ah ! monsieur, figurez-vous une démarche de Limoges, un air de Pésénas, des oreilles de Beaune, des jambes de St.-Malo, un nez de Périgord, et une figure de la Chine ; amalgamez le tout, prenez-en la quintescence, et vous aurez une idée de notre habitant de Bourges.

FONTANGE.

Un peu d'or couvre bien des défauts, et je tremble qu'il ne m'enlève ma maîtresse.

LATULIPE

Allons, capitaine, du courage ; est-ce que vous vous laissez désarçonner au premier choc ?

FONTANGE.

Mais cet homme va venir...

LATULIPE.

Tant mieux, c'est un véritable moule à croquignoles, vous dis-je ; nous sommes en carnaval, la circonstance des déguisemens peut nous servir à merveille, et tenez, j'ai certains projets..... J'entends Mad. Tirasoi et sa fille, je vous laisse avec elle, je passe dans votre appartement et je vais rêver aux moyens de vous tirer d'affaires.

SCENE II.

FONTANGE, Mad. TIRASOI, CATICHE.

Mad. TIRASOI.

Vous voilà, M. Achille ? tirez-moi d'inquiétude. On vient de m'apprendre une nouvelle bien allarmante ; est-il vrai que votre régiment parte ?

FONTANGE.

Hélas ! madame, on ne vous a pas trompée.

CATICHE.

Maman en est si affligée qu'elle n'en a pas dormi.

Mad. TIRASOI.

Taisez-vous, sotte... En effet, je suis d'une sensibilité... je songeais à la solitude de la ville, quand le régiment sera parti.

CATICHE, *pleurant.*

Ah ! c'est bien vrai ; Beaugency va devenir d'un triste à faire peur.

Digitized by Google

Mad. TIRASOI.

Mais, paix donc, mademoiselle, paix donc! je voudrais bien savoir de quoi vous pleurez?

CATICHE.

Pardi! je pleure, parce que si M. Achille part, il ne me fera plus rire.

Mad. TIRASOI.

Silence! . . elle est d'une naïveté.... Il est sûr que si le régiment quitte notre ville, plus de société, plus de concert, plus de spectacle, plus de redoute; nous en seront réduites à nos maris; nous allons faire un triste carême.

FONTANGE.

Madame, les officiers du 13e. n'oublieront jamais les jolies femmes de Baugency, et vous êtes bien assurée d'avoir une part dans leur souvenir.

Mad. TIRASOI.

Qu'il est galant! qu'il est galant!

CATICHE.

Ah! oui, qu'il est galant.

FONTANGE.

Au reste, nous allons sous peu être remplacés par un autre régiment.

Mad. TIRASOI.

Oui, de la cavalerie; ils sont lourds, lourds; moi, j'aime mieux les hussards..... j'ai toujours eu un faible pour les troupes légères.

CATICHE.

Maman, parle-lui donc donc du bal.

Mad. TIRASOI.

Monsieur le capitaine, il faut au moins bien employer l'unique soirée qui nous reste. Vous savez que je donne un bal chez moi et que j'y attends tous les masques de Baugency.

CATICHE.

Nous espérons que monsieur sera du nombre.

FONTANGE.

Quoi, madame! c'est décidé, vous donnez le bal chez vous? et comment votre mari a-t-il pu y consentir?

Mad. TIRASOI.

Cela vous étonne, n'est-ce pas? c'est un si grand bourru! hélas! pour obtenir son consentement, il m'a fallu faire des sacrifices; ah! ne m'en parlez pas! ne m'en parlez pas! au reste, il ne nous embarassera pas, car il est à dîner chez un procureur de ses confrères, et je vous assure qu'il en reviendra bien conditionné. Ecoutez, il faudra bien nous di-

Digitized by Google

vertir... vous savez que nous allons nous déguiser toutes deux !

FONTANGE.

Oui, en bergères, mon valet a rapporté d'Orléans deux costumes ; l'un pour vous, l'autre pour mademoiselle.

Mad. TIRASOI.

Comment, comment, deux costumes ? je prétends bien être en bergère tout seule. Quant à vous, Catiche, je me charge du soin de vous déguiser... Adieu, M. Achille ; vous nous amènerez tous vos camarades, n'est-ce pas ! nous nous amuserons bien.

FONTANGE.

Adieu, chère Catiche, adieu, Mad. Tirasoi.

SCENE III.

FONTANGE, LATULIPE, *accourant.*

LATULIPE.

Capitaine, capitaine, voici votre rival.

FONTANGE.

Est-il possible ?

LATULIPE.

Je viens de le voir sortir de l'auberge et s'acheminer vers la maison.

FONTANGE.

Eh bien, que faire ?

LATULIPE.

Il faut profiter de l'absence de M. Tirasoi, et renvoyer notre prétendu à Bourges, par la diligence de demain.

FONTANGE.

Mais, comment ?

LATULIPE.

Il ne connaît personne de la maison ; prenez cette perruque, cette robe de chambre, ce bonnet, la voix cassée, des termes de chicane, du latin si vous le savez, vous avez de l'esprit, ne perdez pas la tête, préparez les voies, moi, je me charge du reste, morbleu. (*Pendant ce couplet, Fontange s'habille en procureur.*)

SCENE IV.

FONTANGE, PAPILLARD.

PAPILLARD, *criant de la coulisse.*

Qu'est-ce que c'est que ces insolents ? je vous dis que je

Digitized by Google

suis le futur conjoint, Hylaire-Anastaze Papillard et compagnie, négociant à Bourges, département du Cher.

FONTANGE, *contrefesant sa voie.*

Eh! c'est vous, mon cher gendre?

PAPILLARD.

Oui, beau père, grace au ciel, me voilà moi-même en propre personne. Que me disaient donc ces animaux de valets? que vous étiez sorti.

FONTANGE, *à part.*

Quel original! (*Haut*) Ah! pardon, je voulais être seul, et j'avais fait défendre ma porte, pour éviter les sots et les importuns.

PAPILLARD.

Je vois que vous m'attendiez aujourd'hui, beau-père.

FONTANGE, *à part.*

Ah! Latulipe ne m'avait pas trompé. (*Haut*) Non, vraiment, je ne vous attendais que dans une quinzaine.

PAPILLARD.

Bah! vous me bouleversez. Est-ce que vous n'auriez point reçu la mienne, par laquelle, en réponse de la chère vôtre, 25 de l'expiré, j'avais celui de vous prévenir, qu'à la garde de Dieu, il vous plairait me recevoir chez vous, le 15 du courant.

FONTANGE.

Non, en vérité, je n'en ai nulle connaissance.

PAPILLARD.

C'est bon. Par le prochain ordinaire, j'en ferai parvenir mes plaintes à l'administration générale des postes, relais et messageries.

FONTANGE.

Au reste, il paraît que vous avez fait un bon voyage.

PAPILLARD.

Oh! excellent, si ce n'est que nous avons versé trois fois, et que nous avons été arrêtés dans la forêt d'Orléans par une bande de voleurs, et qui ont fait un joli butin, je dis.

FONTANGE.

Ah! diable, vous m'allarmez; et vous ont-ils pris beaucoup?

PAPILLARD.

S'ils m'ont pris beaucoup? comment, donc! six francs cinquante centimes en monnaie décimale que j'avais pris sur moi, parce que vous entendez bien qu'on n'est pas vilain, et qu'on veut faire ses libéralités aux postillons et aux servantes d'auberge.

Digitized by Google

FONTANGE.

Si bien, mon gendre, que vous arrivez sans le sou.

PAPILLARD

Patata... pour qui nous prenez-vous? il n'y a pas de filou, de voleur, ni d'aigrefin qui soit en état de m'attrapper. Je sais cacher le magot. Regardez-moi bien, papa, vous ne devineriez jamais où il est.

FONTANGE.

Parbleu, si fait, je le vois.

PAPILLARD.

Vous le voyez? comment, vous l'avez deviné? les voilà, les espèces, je les avais enfermées dans mes boucles... comme vous avez flairé çà! on m'avait bien dit que les procureurs avaient le nez plus fin que les voleurs.

FONTANGE.

J'admire votre imagination.

PAPILLARD.

N'est-ce pas qu'il y a beaucoup de gens qui voudraient avoir les cheveux roulés comme çà, et je dis que pour un époux qui arrive, je suis richement coiffé; mais qu'avez-vous donc, papa? pourquoi vous empaquetez-vous la figure comme çà?

FONTANGE.

Pardon, je souffre beaucoup d'une fluxion.

PAPILLARD.

Ah! je vois ce que c'est: vous aurez plaidé, et il aura fait froid à l'audience. Mais revenons à ce que nous n'avons pas dit; mademoiselle votre fille est-elle céant?

FONTANGE, *à part.*

Ah! dieux, que lui répondre? ce coquin de Latulipe ne vient pas à mon secours. (*Haut.*) Nous sommes en carnaval, et je crois qu'elle se déguise avec sa mère; elles brulent toutes deux d'envie d'aller voir les masques.

PAPILLARD.

Les masques, les masques! ah! Papillard, voilà bien un divertissement dans ton genre: si ces dames le permettent, j'aurai l'honneur de les accompagner.

FONTANGE, *à part.*

Je ne sais plus où j'en suis; comment me défaire de l'imbécille.

SCENE V.

Les Mêmes, LATULIPE, *déguisé en bergère.*

LATULIPE, *du cabinet.*

Papa? papa? où es-tu donc?

Digitized by Google

FONTANGE, *à part.*

Serait-ce Latulipe ?

PAPILLARD.

Ah ! je l'entends ; quel son de voix aimable, il perfore mon cœur.

LATULIPE, *entrant.*

Je te cherchais par-tout, papa ; comment trouves-tu mon déguisement ! (*bas.*) C'est moi, vous me reconnaissez.

PAPILLARD.

Tu dieu ! quel empompoint, moi qui voulais la faire peindre en miniature sur ma bergamotte.

FONTANGE.

Saluez donc, ma fille, voilà votre prétendu, M. Chrysostome Papillard.

PAPILLARD.

Pour vous servir, mademoiselle ; fils d'Eustache Papillard et de Marie Chenille ses père et mère d'une part, et. . .

LATULIPE.

En vérité, monsieur, je suis enchantée.

PAPILLARD.

Cela vous plait à dire, mademoiselle, quant à ce qui regarde mon petit individu, ce m'est à coup sur un plaisir ineffable et bien senti d'avoir celui de voir celle à laquelle on ne peut comparer que les trois graces fondues en une seule.

FONTANGE, *à part.*

Peste soit de l'animal.

PAPILLARD (*à part*).

Je dis que voilà un compliment sensible st vertueux.

LATULIPE.

Ah ! monsieur, vous avez donc juré de me faire rougir...

PAPILLARD.

Mais otez votre masque, bel objet, que je puisse jouir du coloris de la pudeur virginale.

LATULIPE.

Ah ! diable !

FONTANGE.

Ecoutez donc, mon gendre, ma fille est un peu romanesque, elle voudrait vous connaître avant que vous la connussiez ; enfin, vous m'entendez.

PAPILLARD.

Oui, oui, je comprends.

FONTANGE.

Ella a envie de faire une épreuve.

PAPILLARD.

Ah ! ah ! les épreuves du sentiment, je connais ce terrein-là ; mais dites-donc, beau-père, à quand le mariage ? je

Digitized by Google

vous préviens que je suis pressé ; car il faut que ma femme et moi, nous soyons rendus à Bourges dans trois jours.

LATULIPE.

Ah ! que me dites-vous là, monsieur, je ne quitterai jamais mon papa.

PAPILLARD.

Mon papa, mon papa. Mademoiselle, ces sentimens sont fort beaux ; mais la tendresse paternelle doit céder à la fidélité conjugale.

FONTANGE.

Ma fille. . .

PAPILLARD

Ne la grondez-pas, beau-père ; mademoiselle, je conçois qu'il est dur de quitter son berceau ; mais j'espère que vous trouverez dans notre capitale des agrémens capables de compenser la perte que... Je ne vous entretiendrai pas de mes ayeux ; nous sommes négociants de père en fils ; mon aieul était graveur ; (*il s'asseoit.*) Vous connaissez les armes de Bourges, ce fut lui qui les inventa, je ne vous parlerai pas de ma manufacture de coton, où nous filerons, j'espère, des jours de soie et d'or. Quant à ma fortune, nous sommes sûrs de faire sous peu de tems la meilleure maison de commerce du pays, parce que, tirant les matières premières de mon cru, personne ne peut donner à meilleur marché que moi, dans le département du Cher.

LATULIPE.

Monsieur...

PAPILLARD.

Un instant, je n'ai pas encore fini. Je n'ajouterai pas que mon intention est de conduire mon épouse à Paris, et que mon voyage aura deux motifs. 1°. De solliciter un brevet d'invention pour des bonnets de nuit imperméables. 2°. De réclamer auprès de munitionnaires de vivres, le payement d'une fourniture de bas que j'ai faite à l'armée des Grisons.

LATULIPE.

Monsieur, ne parlons pas de çà, je vous en prie, c'est aujourd'hui jour de carnaval. Papa, rappelle-toi la promesse que tu m'as faite de me mener voir des masques. (*Bas.*) Dites que vous ne pouvez pas.

FONTANGE.

Mais, ma fille, ma fluxion ne me permet guère.

PAPILLARD.

C'est vrai, papa, ne sortez-pas ; mais s'il m'était permis d'offrir mon bras à mademoiselle.

Digitized by Google

LATULIPE.

Ah! monsieur, vous êtes trop bon.

FONTANGE.

Allez, ma fille, allez, je ne puis mieux vous confier qu'à votre futur époux.

LATULIPE.

D'ailleurs, monsieur n'a pas besoin de se déguiser.

PAPILLARD.

Sans doute, personne ne me connaît, on me prendra pour un masque ; et même, si vous voulez m'obliger sensiblement, vous ne direz pas qui je suis : j'ai toujours coutume de voyager incognitô. (*Pendant ce tems, Latulipe attache derrière son habit un large écriteau, portant :* (Voici M. Papillard, de Bourges.)

LATULIPE.

Allons, monsieur, partons.

PAPILLARD.

Adieu, papa, adieu ; ménagez-vous bien, ne vous exposez pas à l'air, et soyez assuré que je vous remettrai pur et intact le précieux dépôt que vous m'avez confié. J'ai bien l'honneur de vous présenter mes petits hommages très-humbles.

SCENE VI.

FONTANGE, *étant la robe de procureur.*

Enfin, m'en voilà délivré. Quels sont les projets de Latulipe avec sa mascarade. . . Le drôle est adroit, il a peut-être envie de le perdre en le menant promener ; mais Baugency est si petit, qu'il se retrouvera facilement. . . O ciel ! j'entends M. Tirasoi ! Cachons vîte ce costume. J'ai bien fait de le quitter.

SCÈNE VII.

FONTANGE, TIRASOI.

TIRASOI, *ivre.*

Ah! bon jour, mon capitaine.

FONTANGE, *à part,*

Sa femme avait raison de le dire, le voilà bien conditionné. (*Haut*) Eh! bien, M. Tirasoi, comment cela va-t-il aujourd'hui ?

TIRASOI.

Ah! mon capitaine, j'ai l'ame navrée, les mœurs de Bau-

Digitized by Google

gency sont bien corrompues, je n'ai rencontré que des ivrognes dans mon chemin.

FONTANGE.

Oh! c'est abominable! vous venez de dîner?

TIRASOI.

Parbleu! mon homme, vous le voyez : nous avons dîné chez mon collègue Griffardin. Il nous a donné de très-bon vin; tous les convives sont dedans; avant la fin du second service notre hôte était déjà sous la table. Il n'y a que moi qui me sois retiré avec mon sangfroid.

FONTANGE.

Quoi! vous avez dîné en robe?

FONTANGE.

Oui, je m'en vais vous dire : l'audience a fini très-tard, et afin de ne pas laisser refroidir les plats, nous nous sommes mis à table, *in statu quò*. Mais, à-propos de robe, pourriez-vous me prêter un habit. Je sais que ma femme se déguise, elle veut me surprendre, et j'ai envie de lui rendre la pareille, en me costumant en hussard.

FONTANGE.

En hussard, vous, un procureur!

TIRASOI.

Eh! pourquoi pas? il y a plus d'analogie que vous ne pensez, car enfin les hussards sont les procureurs de l'armée.

FONTANGE.

Sans doute, et les procureurs sont les hussards de la justice. Mais je ne sais si j'aurai un costume; attendez. . . J'ai votre affaire. . . Latulipe a conservé l'habit d'un certain Tranche-Montagne, gros et bel homme.

TIRASOI.

Justement, c'est çà.

FONTANGE.

Et qui se grisait tous les jours.

TIRASOI.

Je vous dis que c'est ce qu'il me faut.

FONTANGE.

En ce cas, je vais vous le faire porter.

TIRASOI.

Mon capitaine, si vous rencontrez ma fille, faites-moi le plaisir de me l'envoyer, mais je crois l'entendre, cette chère enfant.

FONTANGE.

Je vous laisse, monsieur.

Digitized by Google

TIRASOI.

A ce soir, nous nous reverrons; ne me trahissez pas au moins, gardez-moi le secret.

SCENE VIII.

TIRASOI, CATICHE, *déguisée en vieille.*

CATICHE, *pleurant.*

Ah! ah! ah! çà n'est-il pas affreux.

TIRASOI.

Allons, la voilà qui pleure; comme te voilà affublée, mon enfant, qu'est-ce que tu as donc; allons, verse, verse ta douleur dans le sein paternel.

CATICHE.

Je devais me déguiser en bergère, mais maman n'a pas voulu, elle m'a mise en vieille, et elle s'est mise en jeune.

TIRASOI.

Tu as raison, ma fille; ta mère est d'une coquetterie, c'est une folle, mais tranquilise-toi, tu vas être heureuse, je te marie.

CATICHE.

A monsieur le capitaine, papa, ah! tant mieux.

TIRASOI.

Comment, comment, petite fille; il est bien question de çà: je vous marie au jeune Papillard de Bourges, an fils d'un de mes meilleurs amis, un fort honnête homme qui ma chargé d'un procès qui a duré quinze ans.

CATICHE.

Papillard! fi le vilain nom, j'aimerais bien mieux m'appeller Mad. Fontange que Mad. Papillard.

TIRASOI.

Allons paix, ne raisonnez pas, où est donc votre mère.

CATICHE.

Elle est allée voir les masques, et elle n'a pas voulu me mener avec elle.

TIRASOI.

Sois tranquille, je t'y conduirai, moi, mais quel bruit entends-je donc dans la rue.

SCENE IX.

Les Mêmes, PAPILLARD.

PAPILLARD, (*La perruque toute mouillée, le dos plein de rats, le visage couvert de noir de fumée et la main empaquetée dans son mouchoir de poche.*)

La maudite canaille, le vilain trou que ce Baugency, ah! quelle vilasse.

Digitized by Google

TIRASOI et CATICHE, *riant aux éclats.*

Qu'est-ce que c'est que cet original-là.

PAPILLARD.

Oui, riez, riez, je vous le conseille, il y a de quoi, c'est joli, en vérité, c'est joli.

TIRASOI

Je comprends, c'est quelque tour de carnaval. . . Que demande monsieur ?

PAPILLARD.

Alle zdonc, fi, je vous apprendrai qu'on ne se moque pas impunément de moi. . .

TIRASOI;

Que diantre va-t-il dire.... Ma fille... ?

PAPILLARD.

Oui, votre fille, un joli sujet, vantez-vous en. . . A peine vous ai-je quitté, que nous avous été assaillis par une troupe d'écoliers et de polissons : je ne sais comment diable je suis si connu dans cette ville, mais je n'avais pas fais un pas dans la rue, que j'entends crier de tous côtés, voilà M. Papillard de Bourges par-ci, voilà M. Papillard par-la.

TIRASOI.

Ah ! mon dieu, serait-ce. . . Non, non, c'est une attrappe.

PAPILLARD.

L'un, en signe de reconnaissance me tape sur le dos, et m'y applique un rat d'une longueur énorme ; l'autre, en signe d'amitié, prétend me donner l'acolade, et me barbouille toute la figure de noir de fumée ; tout-à-coup qu'apperçois-je ? un écu de six francs superbe, sur lequel j'allais mettre le pied ; mais comme j'aime à ne rien perdre, je préfère mettre la main dessus : ah ! comme il m'en a cui, je m'en souviendrai long-tems, ce maudit écu venait sans doute des enfers, car il était chaud comme braise, et tenait comme le diable ; j'en ai la main toute calcinée. Voulant faire guérir ma blessure, je demande la demeure du chirugien, on m'indique une maison, je tire une corde, croyant que c'était la sonnette de l'officier de santé, et pouf, voilà qu'il me tombe un sceau d'eau sur la tête. (*Catiche et Tirasoi éclatent de rire.*) Je vous remercie de la part que vous prenez à mon accident... mais je m'en étais douté, vous étiez du complôt, et votre fluxion !

TIRASOI.

Ma fluxion !

PAPILLARD.

Oui, oui, votre fluxion ; mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est la conduitte de votre fille.

Digitized by Google

CATICHE.

Comment?

TIRASOI.

Tu vas avoir ton tour.

PAPILLARD.

La peste, quelle comère; elle est dégourdie, comme elle vous arpente les rues, c'est que j'avais peine à la suivre au moins. Et les propos qu'elle m'a tenus; elle ne cessait de me répéter que vous n'étiez pas son père et c'est ce qu'elle m'a dit encore de plus raisonnable; enfin, pour couronner l'œuvre, elle m'a lâché pour aller s'enterrer dans un cabaret avec une douzaine de hussards.

TIRASOI.

A la fin, monsieur, la plaisanterie passe les bornes.

PAPILLARD.

Ah! il n'y a pas de bornes qui tiennent : je vous traduis, vous, votre fille, votre femme, et toute la ville de Baugency, devant la police correctionelle de Bourges.

TIRASOI, *à Catiche.*

Se pourrait-il que ce fût ton prétendu?

CATICHE.

Ah! fi donc, mon papa.

TIRASOI, *s'avançant vers lui, en chancellant.*

Monsieur, allons droit au fait.

PAPILLARD, *à part.*

Tout-à-l'heure il avait une fluxion, maintenant voilà qu'il fait l'ivrogne, tu ne m'y prendras plus, vas, attrape minette.

TIRASOI.

Je ne sais si l'on s'est servi de mon nom pour vous berner monsieur, tout ce-que je puis vous dire, c'est que ma fille ne vous a pas vu et qu'elle n'est pas sortie de la maison, et que la voici.

SCENE X.

Les Mêmes. Mad. TIRASOI, *costumée en bergère, un masque d'une main.*

Mad. TIRASOI, (*riant aux éclats.*)

Ah! ah! ah! Comme je me suis divertie, je viens de courir tout Baugency, combien j'ai vu de sots et d'imbécilles.

PAPILLARD.

Eh! bien, beau-père, elle ne m'avait pas vue, elle n'est pas sortie de la maison.

Digitized by Google

Mad. TIRASOI.

Ah! mon dieu, je crois que voilà le niais qu'on a tant baffoué.

PAPILLARD.

Ce niais-là, vous ne l'attraperez pas, ma mie ah! ah! vous vous êtes démasquée; en vérité, cela valait bien la peine de cacher si long-tems votre figure.

Mad. TIRASOI.

Il fait l'impertinent, je crois.

PAPILLARD.

Vous avez donc laissé vos soldats à la taverne.

Mad. TIRASOI.

Je vais appeller mes gens, et le faire jetter à la porte.

CATICHE.

Qui, par la fenêtre.

TIRASOI.

Paix, paix, ma femme.

PAPILLARD *à Catiche.*

Madame, c'est avec peine que j'afflige votre cœur maternel, j'ai infiniment de respect pour vos cheveux blancs, et je ne puis m'empêcher de vous plaindre d'avoir donné le jour à un être aussi pervers.

TIRASOI, *bas.*

Diable, c'est pourtant un parti fort riche; il ne faut pas laisser échapper ce poulet-là (*haut.*) M. Papillard, je vois que vous êtes un excellent bouffon; mais c'en est assez: demain, sans plus tarder, vous serez l'époux de ma fille.

PAPILLARD.

Moi, son époux; non, non, je ne le serai pas, ah bien oui, une personne de votre espèce, on lui en fera des Papillards comme moi.

Mad. TIRASOI.

Ah! quelle horreur.

SCENE XII.

Les Mêmes, LATULIPE, *accourant, dans son costume de domestique.*

Ah! messieurs, messieurs.

PAPILLARD.

A l'autre actuellement.

LATULIPE.

Nous sommes perdus, quel tapage! quelle fureur.

Mad. TIRASOI.

Eh bien, qu'est-ce?

Digitized by Google

TIRASOI.

Explique-toi.

LATULIPE.

On veut assiéger votre maison... tout le peuple de Baugency est sous les armes, on n'apperçoit par-tout que batons, broches, poëles et casseroles.

Mad. TIRASOI.

Ah ! ciel.

TIRASOI.

Que veulent-ils enfin ?

LATULIPE.

Ils demandent à grand cris un habitant de Bourges, nommé Papa... Papo...

PAPILLARD.

Papillard, c'est moi, mon ami ; mais que leur ai-je donc fait.

LATULIPE.

Comment donc, vous avez insulté tous les citoyens, battu les enfans, maltraité les femmes ; vous avez appellé Baugency une villasse, vous ne savez pas comme nous avons de l'esprit public ici, si l'on vous trouve, c'en est fait de vous, entendez-vous les mutins qui s'avancent, dans leur fureur ils sacrifieront jusqu'à monsieur et madame, pour vous avoir donné azile.

TIRASOI, *ouvrant la croisée.*

En effet, je les apperçois...

PAPILLARD.

Ah ! qu'ils ne croyent pas m'intimider ; je me défendrai comme un lion. (*à M. Tirasoi.*) Papa, n'y aurait-il pas une porte de derrière ? (*On frappe à la porte.*)

Mad. TIRASOI.

O ciel ! les voilà, je m'évanouis.

PAPILLARD, *prenant un balais.*

Armons-nous, du courage, tenez bon, moi, je vais m'emparer des hauteurs. (*Il va se mettre dans une cache pratiquée à une certaine élévation du mur, Latulipe tire son sabre, Catiche lève sa béquille, et Mad. Tirasoi se donne de l'air avec son éventail, le procureur relève sa manche et dit :*)

TIRASOI.

Je vais les harranguer. Beaugencynois, cher compatriotes, au nom de la tranquilité publique, je vous invite à être tranquilles. (*On frappe et on crie toujours plus fort.*) Ils ne veulent pas m'entendre, tout est perdu, sauve qui peut.

Mad. TIRASOI.

Je me sauve dans ma chambre.

Digitized by Google

CATICHE, *sortant.*

Je vais me réfugier au grenier.

TIRASOI, *fuyant.*

Et moi, je vais me renfermer à la cave.

SCENE XII.

PAPILLARD, LATULIPE.

PAPILLARD.

Oh ! les lâches, ils battent tous en retraite et me laissent en sentinelle perdue.

LATULIPE.

Pour qui me prenez-vous, je m'associe à votre sort, je mourrai à vos côtés s'il le faut.

PAPILLARD.

Ah ! le brave garçon qui s'expose pour moi ; vas, vas je te récompenserai, et si j'avais la monaye d'un petit écu.

LATULIPE.

Fi donc monsieur, est-ce l'intérêt qui me guide ? il me vient une idée sublime ; tenez, je veux vous faire passer au milieu du peuple, sans qu'on vous reconnaisse.

PAPILLARD.

Et comment t'y prendras-tu ?

LATULIPE.

J'ai là justement l'habit complet de mon ancien camarade qui servait avec moi le capitaine Fontange, endossez-le sans retard, et nous passerons hardiment au travers du peuple comme deux hussards qui sortent de chez leur officier.

PAPILLARD.

Excellent moyen ! oui, je crois qu'un habit militaire ne m'ira pas mal.

LATULIPE.

Comment donc ! vous aurez une excellente tournure, l'air martial !

PAPILLARD.

C'est sûr, on ne me reconnaîtra pas.

LATULIPE.

Allons vîte, vîte, entrez dans ce cabinet, deshabillez-vous ; ne perdez pas de tems, et faites-moi passer vos habits.

PAPILLARD.

Mes habits ! et pourquoi faire ?

LATULIPE.

J'ai mon projet, s'ils viennent à enfoncer les portes avant que vous ne soyez traverti... Mais les voici ; silence et activité.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LATULIPE, FONTANGE.

FONTANGE.

Eh! bien, quas-tu fait de notre origiual? Ah! mon cher, si nous pouvions l'envoyer à la caserne, j'ai un douzaine de soldats qui l'attendent à la porte pour le faire sauter sur la couverture.

LATULIPE.

Cela se rencontre à merveille, je vais dans un instant le mettre à votre disposition. Du bruit, de la colère; tempêtez, jurez, je vous réponds du reste.

FONTANGE.

Laisse-moi faire... Corbleu, morbleu, ventrebleu, où est ce misérable? si je le trouve, il est mort.

LATULIPE.

Bravo, mon capitaine.

FONTANGE.

Où est-il? parle, ou je m'en prends à toi.

LATULIPE.

Eh! bien, voici la vérité... Le pauvre jeune homme, vous ne pourrez refuser des larmes à son malheureux sort... (*à Papillard.* Allons vite, votre chapeau...) Vous savez, le Loiret passe au bas de la maison; dans son désespoir... (Avez-vous fini?..) Il a ouvert la croisée et s'est précipité dans la rivière.

FONTANGE.

Tu ments, scélérat.

LATULIPE.

Donnez donc.

PAPILLARD, *en dedans.*

Tiens.

LATULIPPE.

Pour vous en convaincre, voilà son pantalon de tricot, sa veste de gros-de-tour, son habit de baracan et son chapeau à cornes, dont il m'a institué le légataire universel.

PAPILLARD.

Ah! le charmant garçon! que d'esprit! comme il m'a noyé à propos. (*Il ferme la porte du cabinet.*)

FONTANGE.

Eh bien! que faire de cette défroque?

LATULIPE.

C'est mon affaire, chargez-vous de l'envoyer à la caserne. (*En ouvrant le cabinet.*) Ah! ça, êtes-vous prêt?

Digitized by Google

PAPILLARD.

Mais, tu me presses comme le diable.

LATULIPE.

C'est qu'il n'y a pas de tems à perdre.

PAPILLARD.

C'est ce maudit sabre qui me gêne.

LATULIPE.

Venez, venez toujours, je me charge de vous l'attacher. Le voici : je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

FONTANGE, PAPILLARD *déguisé en hussard.*

PAPILLARD.

Eh ! bien, jeune homme, où es-tu ?

FONTANGE.

Qu'est-ce que c'est, que veut dire ce bruit? Camarade, que venez-vous faire ici ?

PAPILLARD.

Moi, monsieur ?

FONTANGE.

Oui, pourquoi êtes-vous sorti de la caserne, sans ma permission ?

PAPILLARD.

De la caserne ; que diable veut-il dire ? Ah ! je vois ce que c'est. . . . Mon costume. . . .

FONTANGE.

A quelle compagnie appartenez-vous, monsieur le hussard, et pourquoi avez-vous les cheveux poudrés, contre l'ordonnance ?

PAPILLARD.

Monsieur. . . .

FONTANGE.

Je comprends : vous vouliez prendre un déguisement pour déserter votre corps.

PAPILLARD.

Un déguisement, en effet.

FONTANGE.

Allez, rentrez à l'instant, le régiment va partir pour la Guadeloupe.

PAPILLARD.

Pour la Guadeloupe.

Digitized by Google

FONTANGE.

Quand vous y serez arrivé, vous garderez les arrêts pendant un mois.

PAPILLARD.

A la Guadeloupe, outre Rhin, dans les départemens réunis ; mais, monsieur, ce n'est pas le chemin de Bourges?

FONTANGE.

Allez, et ne répliquez pas, ou craignez la sévérité des lois militaires.

PAPILLARD.

Mais, monsieur, que je vous dise : c'était pour badiner que j'avais revêtu cet uniforme, et. . . .

FONTANGE.

Rendez grâce au ciel que ce soit un badinage ; vous n'êtes, dans ce cas, enrôlé que pour trois ans, sans cela vous seriez obligé de faire sept ans de service. Allez toutefois à la caserne. Vous êtes scellé et bridé.

PAPILLARD.

Puisque je suis sellé et bridé, allons, voyons ce que ceci deviendra. Me voilà toujours hors des griffes de M. Tirasoi.

SCENE XV.

FONTANGE, M. TIRASOI, Mad. TIRASOI, CATICHE, LATULIPE, *avec les habits de Papillard.*

M. TIRASOI.

Ah ! ma femme, quel événement !

Mad. TIRASOI.

Ah ! mon amour ! quelle nouvelle ! Comment, monsieur serait le véritable Papillard ?

LATULIPE.

Hélas ! oui, monsieur Tirasoi, je suis fâché qu'un intrigant soit arrivé avant moi, et que vous l'ayez accueilli ; car ayant appris que vous vous étiez engagé à lui donner votre fille, de désespoir, j'ai épousé la première bourgeoise que j'ai trouvé par hasard à Beaugency.

Mad. TIRASOI.

Mais, monsieur, on s'informe.

TIRASOI.

Avec toutes ces belles raisons, voilà Catiche qui me reste sur les bras.

FONTANGE.

M. Tirasoi, ma démission va arriver je l'espère ; de très-gros biens m'ont été injustement ravis, je vais entrer en procès, et vous serez mon procureur ; j'aime votre fille,

Digitized by Google

et si vous voulez, je remplacerai M. Papillard et comme votre client et comme votre gendre.

CATICHE.

Oui, mon père, qu'il soit votre gendre.

LATULIPE.

Quant à moi, j'y consens bien volontiers.

TIRASOI.

Vous me chargez d'un procès et me délivrez de ma fille, tope-là, capitaine.

SCENE DERNIERE.

Les Précédens. PAPILLARD *accourant.*

PAPILLARD.

M. le capitaine, M. le capitaine, ah! grace, je vous en prie, est-ce que pour être hussard, il faut apprendre à danser? . . et sur la couverture encore. Je n'en peux plus.

FONTANGE.

Allons, mon ami, vous vouliez vous enrôler comme mari, on vous a malgré vous enrôlé comme soldat, je vous donne votre congé de toute manière.

PAPILLARD.

Grand merci, monsieur le capitaine. Quoique çà, vous perdez un homme qui monte joliment à cheval. Tenez, je vais repartir pour Bourges, et si vous voulez me suivre; je vous ferai voir comment je fais caracoler mon petit criquet.

(*La décoration change; elle représente une place publique, et l'on voit M.* Papillard *caracolant sur un cheval de carton qu'on a substitué à sa monture, et entouré des masques de Baugenci, qui dansent autour de lui en rond.*)

VAUDEVILLE.

Air : *du vaudeville de Folie et Raison.*

D'un aimable délire,
J'entends le doux signal;
Chanter, danser et rire,
Voilà le carnaval.

Digitized by Google

FONTANGE.

Pour passer ces jours de folie,
Bien des gens sont dans l'embarras,
Tête-à-tête avec mon amie,
Moi, je passe mon mardi gras.

D'un aimable, etc.

CATICHE.

Si vous rencontrez une vieille
Qui me ressemble entièrement,
Epousez-là, je vous conseille;
Vous n'en serez pas mécontent.

D'un aimable délire, etc.

TIRASOI.

Un honnête homme avec franchise
Toujours agira, parlera;
Si quelquefois il se déguise,
Ce n'est qu'au bal de l'Opéra.

D'un aimable, etc.

LA TULIPE.

Mars, Fleury, Contat, de Thalie,
Prenez le masque, il vous va bien;
Trop heureux lorsque la folie
Ici veut nous prêter le sien.

D'un aimable, etc.

PAPILLARD (*au public*)

Messieurs, sans doute, à notre pièce,
Vous voudriez plus de raison;
Mais vous savez que la sagesse
N'est pas un fruit de la saison.

Quelque soit cet ouvrage,
Ne le traitez pas mal:
L'auteur sera plus sage
Après le carnaval.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg Montmartre, N°. 4, au coin du boulevard.

Digitized by Google